



La Diane chasseresse du Palais de l'Athénée
(Photo Jean von Mühlénen)

BULLETIN

de la Classe
de l'Industrie et
du Commerce

DE LA SOCIÉTÉ DES ARTS DE GENÈVE

Assemblée générale

Lundi 19 juin 1978, 20 h. 30
au Palais de l'Athénée

Première partie :

1. Rapports du Président sortant,
du trésorier et des vérificateurs
des comptes
2. ÉLECTION D'UN NOUVEAU
PRÉSIDENT
et d'un nouveau Comité

Deuxième partie :

1. ADAM SCHERER présente :
L' O. P. I.
(Office pour la promotion de
l'industrie genevoise)
2. Film en couleur :
MADE IN GENEVA
3. Rediffusion de la T.V.-Romande :
La Classe de l'Industrie et du
Commerce de la Société des Arts
de Genève.
Réception dans les Salons

DES CLASSES...

POUR QUOI FAIRE ?

N° 6

156^e ANNÉE - JUIN 1978

Le numéro : 5.— fr.

Abonnement de 10 numéros : 40.— fr.

Paraît le premier lundi du mois

La Société des Arts de Genève,
fondée en 1776, comporte trois Classes :
Agriculture et Art de Vivre ;
Beaux-Arts; Industrie et Commerce.
Son siège est au Palais de l'Athénée,
2, rue de l'Athénée, CH - 1205 Genève,
tél. (022) 20 41 02.

Editeur responsable :
Paul A. Ladame, Président de la Classe.



Patek Philippe.
Parce qu'au sommet, il n'y a de place
que pour un nom.

L'argent:
c'est
notre spécialité.

Faites confiance
aux
gens de métier.



LE BULLETIN

tient à dire à tous ceux qui lui ont fait confiance un très chaleureux :

MERCI!

SBS	Vacheron Constantin	Swissair
GP	UBS	UIM
PP	PATEK PHILIPPE	C.S.
Groupeement des Banquiers Privés	BPS	J.v. Tühler

Ses fidèles annonceurs : SWISSAIR, VACHERON CONSTANTIN, SOCIETE DE BANQUE SUISSE, UNION des INDUSTRIELS en METALLURGIE, UNION DE BANQUES SUISSES, GRAND PASSAGE, CREDIT SUISSE, PATEK PHILIPPE, GROUPEMENT des BANQUIERS PRIVES, Jean von MUHLENEN, BANQUE POPULAIRE SUISSE et PHARMACIE PRINCIPALE.

MERCI à ses DONATEURS ANONYMES !

MERCI à ses dévoués vendeurs bénévoles, MIREILLE, SYLVIA-LAURENCE et JEAN - JACQUES !

MERCI à l'IMPRIMERIE STUDER SA, qui non seulement nous a consenti d'importantes réductions, mais a tenu tous les délais !

MERCI à l'équipe de S.R.O. pour son dévouement et sa diligence !

MERCI à TOUS LES MEMBRES de la CLASSE, les ANCIENS pour leur FIDELITE, les NOUVEAUX pour leur CONFIANCE ! Enfin, et surtout :

MERCI A NOS ABONNÉS!



(Ce frontispice est repris du premier "Précis sur l'Origine, le But ; et le Régime de la Société établie à Genève pour l'encouragement des Arts & de l'Agriculture — 1778".)

ÉDITORIAL

Voici le dernier numéro du BULLETIN, dans la forme qui lui a été donnée pour l'exercice 1977 - 1978 qui se termine. Dès le mois de septembre, si tout va comme prévu, il prendra une nouvelle forme : celle d'une revue mensuelle couvrant, comme on dit dans le jargon des journalistes, non plus les seules activités de la Classe de l'Industrie et du Commerce, mais celles de toutes les Classes. C'est-à-dire l'ensemble des faits, des idées, des problèmes concernant notre République et sa place dans le monde. Pourquoi cette évolution ?

Pour la comprendre, il faut revenir au mois de juin de 1977, à la fin de l'avant-dernier exercice. Une certaine lassitude, ou même un découragement évident, s'était installé dans les sphères dirigeantes et s'était répercuté dans toute la Classe, voire même dans toute la Société. A cela il y avait de nombreuses causes, qu'il est inutile de toutes évoquer ici. Mais il y en avait une qui revenait comme un leitmotiv : des petites sociétés culturelles comme la nôtre n'ont plus de raison d'être à l'époque des Mass medias, et de la télévision tout particulièrement, qui leurs enlèvent audience et public. Etant homme des Mass medias moi-même, professionnel de la communication, de l'information, de l'éducation ; et familier de toutes les techniques qui s'y rattachent - presse, radio, film, télévision - j'étais certain que c'était là une conception erronée et néfaste. Chacun a son domaine propre. Ces grands organes doivent viser les masses (encore qu'il y ait une grande différence entre un journal d'opinion tirant à quelques milliers d'exemplaires et un émetteur de télévision pouvant atteindre, par Comsat, des millions, voire des centaines de millions de personnes) et les petites sociétés comme la nôtre une petite élite. Notre domaine, en un mot, c'est la qualité.

Cette qualité, pour être satisfaisante - c'est-à-dire répondre aux besoins des membres de la Classe - doit utiliser toutes les ressources d'information et de communication disponibles. Les Classes de la Société des Arts et leurs membres disposent d'un atout maître, que toutes les sociétés de Genève leur envient : la Salle des Abeilles (et d'autres salles encore) du Palais de

l'Athénée. Encore faut-il en tirer le maximum, compte tenu des moyens plus que modestes dont on dispose. Il ne sera question ici ni du confort des spectateurs, ni de la qualité de la sonorisation, ni même de l'installation d'une cabine de projection digne de ce nom - améliorations qui demandent des investissements, mais qui sont lucratives - mais seulement du Bulletin. Celui-ci, prévu déjà par les Pères fondateurs, il y a plus d'un siècle et demi, est l'instrument indispensable, irremplaçable, de la communication. Grâce à lui, aux informations qu'il contient, noir sur blanc (idées, opinions, citations, noms propres, dates, chiffres, statistiques, illustrations, etc.) les paroles prononcées du haut de la tribune ne sont pas seulement doublées dans leur impact: elles sont décuplées. Mieux: elles restent gravées, disponibles comme source de référence. Supprimez la communication: la Société périlite, meurt.

Lancer ce Bulletin, ou plus exactement le relancer - car il avait paru pendant 120 ans, mais avait été interrompu, puis avait sombré dans l'oubli depuis le début de la Deuxième guerre mondiale, il y a près de 40 ans - était une gageure. Il n'y avait pas de fonds, pas de lecteurs, pas de rédaction, pas de programme, rien. Il a fallu tout faire à la fois: le démarcheur de publicité; le rédacteur; le dactylo; le metteur en page; l'illustrateur; le promoteur de débats; le modérateur; le téléphoniste; le courtier en abonnements; le distributeur; l'expéditeur; l'éditeur; le correcteur; et j'en passe! Il a fallu obtenir de 24 personnalités renommées - dont beaucoup devaient venir, à leurs frais, de Zurich, Berne, Porrentruy, Bienne, Neuchâtel, Lausanne, Sion et même de France - non seulement qu'elles parlent, au cours d'un débat contradictoire, où leur temps de parole était strictement limité; mais encore qu'elles veulent bien rédiger un article dans un espace donné (celui de quatre pages comme celle que vous lisez en ce moment), mais encore le dactylographier, l'illustrer, le titrer et sous-titrer, en y joignant leur photo, leur curriculum vitae, leur signature. Tout cela bénévolement, comme service à la communauté. Et cela a marché! Après une année et dix numéros, les comptes bouclent, grâce aux annonces, aux abonnements et à la vente au numéro: les recettes couvrent les dépenses. C'est un succès. Modeste, mais réel.

Sur cette base, dès le mois de septembre 1978, A T H E N E E, la Revue mensuelle de la Société des Arts, va apporter le reflet vivant des activités de toutes les Classes. Ainsi, tous les membres, de toutes les Classes; et leurs amis; et de nombreux abonnés en dehors des Classes, auront entre les mains une brochure d'une haute valeur d'information et de stimulation des idées, dans tous les domaines.

"Toutes les Classes..." Les lecteurs initiés sourient. Ils savent bien qu'il n'y en a que deux en activité. Eh bien! Ils se trompent! La Classe de l'Agriculture, au passé prestigieux; elle, à qui la campagne genevoise doit tout, a décidé de commencer une nouvelle carrière, après 16 ans d'hibernation.

On renoue ainsi avec la glorieuse tradition des Marc-Auguste Pictet, Charles P. de Rochemont, Alphonse de Candolle et tant d'autres.



Alphonse de Candolle, président de la Société des Arts, 1851-1870. Prêt de la famille de Candolle.

Dans ce dernier Bulletin je pose, comme thème principal et unique, puisqu'il ne doit étayer aucun débat public, mais alimenter, s'ils le veulent bien, les réflexions de nos membres, qu'ils viennent assister à l'Assemblée générale et applaudir à la nomination de Jean Mussard comme nouveau président, ou non, sur les destinées de notre Société.

DES CLASSES ... POUR QUOI FAIRE? Question légitime, car l'une des trois semblait morte depuis longtemps; une autre paraissait moribonde il y a une année; la troisième enfin, semblait être à l'origine de grands émois. Était-ce là leur destinée? Avaient-elles perdu toute raison d'être?

Si cela avait été mon avis, je n'aurais pas accepté d'assumer, l'année dernière, la présidence de la Classe de l'Industrie et du Commerce. En fait, il ne s'agissait que de combattre un imaginaire complexe et de redonner confiance à ceux qui n'en avaient plus. La réponse a été claire: cette Classe a une vocation de forum, où se débattent, à fond, mais en toute sérénité, les problèmes économiques et sociaux fondamentaux de notre temps.

Mais la Classe de l'Agriculture, a-t-elle encore une raison d'être? Si je n'en étais pas convaincu, je n'aurais pas accepté, il y a quinze jours, d'en assumer la présidence. Et là, je dois dire, c'est tout autre chose que l'an dernier. Les gens de l'Industrie et du Commerce étaient seulement découragés, démoralisés, en proie au complexe des Mass medias. Ceux de l'Agriculture n'ont plus rien: ni fortune, ni membres, ni programme, rien. Ils ne sont même plus en contact avec la jeunesse de la campagne, avec les femmes paysannes; et plus du tout convaincus d'une quelconque mission de l'agriculture, des gens de la Terre.

Cela, au moment même où les gens des Villes, eux, qui étouffent dans leur béton, rêvent d'un retour à la Nature, s'inquiètent de leur environnement, se révoltent contre la pollution, s'interrogent à propos de la croissance impétueuse due à la fois à la progression de la technologie et au déclin de la morale; enfin, et c'est ce qu'il y a de plus grave, font à la fois confiance aux démagogues qui se gargarisent d'écologie, et prennent cette dernière en grippe.

Pour tenter de redonner vie à cette "Classe morte", j'ai décidé d'élargir son horizon en l'appelant, désormais:

LA CLASSE DE L'AGRICULTURE ET DE L'ART DE VIVRE.

Pour cela, je me suis inspiré de Jean-Jacques Rousseau, mort il y a deux cents ans. Il avait dit:

"L'agriculture est l'art de cultiver la terre, fondement de toute vie humaine. C'est donc une chose excellente que de lui associer l'art de vivre. Car le premier métier de tous est celui de savoir vivre."

Dans ce dernier Bulletin, j'ai cédé la plume à mon frère de lait, Paul Dieu de Bellefontaine. Dans un "Colloque au Palais des Ombres" (le terme est de mon vieux maître Henri de Ziegler, ancien président de la Société des Arts) il fait revivre Jean-Jacques; il le fait se disputer avec Voltaire; les deux écoutent les Ombres des grands présidents des temps passés. La raison d'être de la Société et de ses Classes, leur origine, sont ainsi évoquées à travers des dialogues tirés (parfois par les cheveux, il faut le reconnaître) des grandes Ombres des temps passés. Il ne s'agit que d'un divertissement à la mode du XVIII^e siècle. Mais il peut donner à réfléchir à ceux qui le désirent. De toute façon, une Classe qui, en 1978, décide sa renaissance, pourrait choisir un plus mauvais parrain que Jean-Jacques! La tâche reste ardue et nous aurons besoin de l'aide active, et de l'amitié, de tous nos abonnés et de tous nos lecteurs. Merci d'avance et à septembre prochain!

Paul A. LADAME

COLLOQUE AU PALAIS DES OMBRES



PRÉFACE DE L'ÉDITEUR.

PERSONNE n'ignore l'Épître que M. de Voltaire a écrite à Boileau, et sa réponse peu satisfaisante ; mais on ne savait pas que, piqué de cet écrit, il avait trouvé le moyen de pénétrer dans les Ombres, pour s'éclaircir avec ce Poëte célèbre. Déjà il avait annoncé ce projet singulier :

"Tandis que j'ai vécu, on m'a vu hautement,
"Aux badauts effarés, dire mon sentiment.
"Je veux dire encore, dans ces Royaumes sombres :
"S'ils ont des préjugés, j'en guérirai les Ombres ."

Un zèle si ardent montre bien le grand homme. Non content d'avoir dissipé les préjugés de la terre, il a voulu porter parmi les Ombres le jour nouveau de la vérité.



VOLTAIRE



Il sut aux yeux des Mortels arracher le bandeau de l'erreur.

J. J. ROUSSEAU



Venant d'herboriser dans les Jardins d'Ermenonville au mois de Juin 1778.

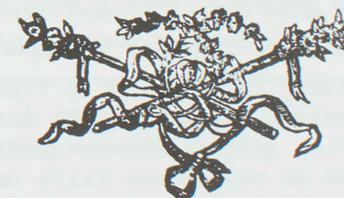
ROUSSEAU ET VOLTAIRE

PARMI
LES OMBRES.

1778

Ergo erravimus.

1978



A G E N E V E.

Et se trouve à Paris,

P. G. SIMON, Imprimeur du Parlement,
rue Mignon.
Chez La veuve DESAINT, rue du Foin,
MOUTARD, rue du Hurepoix.
MERIGOT jeune, quai des Augustins,
au coin de la rue Pavée.

M. D C C. L X X V I.

Le hasard a voulu qu'en ce Palais des Ombres, comme Henri de Ziegler dénomma l'Athénée, notre meilleur ami, Paul Dieu de Bellefontaine, compagnon fidèle de nos Assemblées générales (*), rencontrât non seulement M. de Voltaire, habitué de ces lieux - à en croire l'éditeur - mais Jean-Jacques Rousseau a u s s i, Citoyen de Genève avec lequel le Patriarche de Ferney, jadis, eût, disons, des mots. Deux siècles après leur trépas, que les gens de lettres, de politique, et de toutes sortes d'"ismes" célèbrent avec ferveur en 1978, les deux philosophes ont recommencé. En présence de D.de B., ils ont disputé - ô privilège des Ombres intemporelles ! - d'un sujet de la plus haute actualité : U N E C L A S S E : P O U R Q U O I F A I R E ? Notre ami, ombre lui-même, et témoin exclusif de cette joute, nous a fait le récit que l'on pourra lire. Il tient à le faire précéder de l'avertissement publié par l'Editeur de 1776 :



Voltaire.
Découpage par Jean Huber
(1721-1786).

On favoit déjà, comment M. D. V. parloit aux Mortels : il est intéressant d'apprendre, comment les Ombres lui ont parlé. Tout y est exact & sincère ; & M. D. V. ne pourra nier aucun des faits.

Etant simplement Editeur, on ne peut rien nous imputer. Nous avons donné ces Entretiens, & nous avons dû les donner dans la plus scrupuleuse exactitude. Ce sont les discours des Ombres, & d'Ombres qui voyent juste & parlent vrai. On ne doit les lire qu'avec respect & soumission.

DIEU DE BELLEFONTAINE : Messieurs, vous hantez curieusement une maison, ce Palais de l'Athénée, dans laquelle vous n'avez jamais mis les pieds, puisqu'elle ne fut construite que 85 ans après votre mort ...

Jean-Jacques ROUSSEAU : Hante qui veut ! J'aime tout ce qui est mon pays !

VOLTAIRE : Sauve qui peut ! La république de Genève est une petite ruche d'où l'envie fait distiller plus de fiel que de miel.

D.de B. : C'est le siège de la Société des Arts, fondée en 1776, deux ans tout juste avant votre mort. Elle espérait vous y voir !

V : On passe sa vie à espérer et on meurt en espérant. ▶

(*) Dieu de Bellefontaine est le nom, emprunté à sa grand-mère normande, que notre éditeur utilise parfois, quand il trouve plus commode de ne pas abuser du sien. Par exemple lors de la conférence faite devant l'Assemblée générale de la Classe, le 5 septembre 1977. Cette coutume, un peu oubliée aujourd'hui, était monnaie courante au XVIIIe siècle. VOLTAIRE, par exemple, était le nom de plume de François-Marie AROUET, qui s'est aussi fait appeler : Jérôme Carré, Charles Gouju, l'abbé Tilladet, Guillaume Vadé, Monsieur de Morza, le Dr Obern, M. Saint-Hyacinthe, etc. Il s'est fait passer pour un rabbin, un quaker, un proposant en théologie, l'archevêque de Novgorod, un avocat de province, un docteur en Sorbonne, un ministre Genevois, un major Prussien. Il a publié ses ouvrages sous de faux noms, avec une fausse date et un faux lieu d'impression. Il demandait à son imprimeur, Gabriel Cramer, de lui procurer "une brochure intitulée *Candide*" car "il y a des gens assez impertinents pour m'imputer cet ouvrage que je n'ai jamais vu !"

A propos de Gabriel Cramer : le portrait que nous montrons parfois n'est pas celui de l'imprimeur et président de la Société des Arts. Mais où est le bon ?



MDCLXII

Societatis Regalis pro Scientia

Naturali promovenda.



Isaac NEWTON, 1642-1727

« LA ROYAL SOCIETY », MODÈLE DE LA SOCIÉTÉ DES ARTS

D.de B. : Votre gloire vous vaut d'être immortels. La Société des Arts, elle, sent le poids de son double centenaire. Elle aspire à un renouveau. Quels conseils, ô hommes d'expérience, pouvez-vous lui donner ?



J.J.R. : Dans une société bien conduite, chacun vole aux assemblées ; sous un mauvais gouvernement, nul n'aime à faire un pas pour s'y rendre, parce que nul ne prend intérêt à ce qui s'y fait .



V. : Cromwell disait qu'on n'allait jamais si loin que quand on ne savait plus où l'on allait . Mais, évidemment, chacun a ses peines : rois, bergers, chiens et moutons.

D.de B. : Précisément, Cromwell, Monsieur ! C'est là que l'on trouve le modèle de la Société des Arts. L'historien que vous êtes peut-il nous le conter ?

V : Précisément pas Cromwell, Monsieur ! Deux ans après sa mort - on ne sortira donc jamais des Ombres, ce soir ? - les Anglais rétablissent la monarchie et les philosophes se remettent à philosopher ...

JJ : Ils ont raison ! Sitôt que quelqu'un dit des affaires de l'Etat : " Que m'importe ? " on doit compter que l'Etat est perdu.

V : Le 15 juillet 1662, le roi Charles II accorde aux philosophes une Charte de corporation, un blason et le nom de "Royal Society" ...

JJ : Quatre ans plus tard, Louis XIV l'imitera en créant l'Académie des Sciences de l'Institut ... ▶

V : Notre doux ami marque un profond mépris pour notre nation. Tout ce qu'il craint dans Paris, c'est d'avoir contribué pour sa part aux désordres de la Révolution. Revenons à notre Société Royale de Londres. Parmi ses fondateurs, il y a Robert Hooke, l'astronome ...

JJ : ...et Robert Boyle, le physicien, qui venait de passer deux ans à Genève. Newton, qui n'était encore ni "Sir", ni célèbre, n'avait que vingt ans. Mais il était déjà un membre des plus assidus. Il sera nommé président bientôt et restera un quart de siècle à la tête de la Society.

V : La ligne de conduite des jeunes savants a été dictée au début du XVII^e siècle par Francis Bacon : "Etudiez la Nature en observant les faits." Pourtant, si seuls des hommes de sciences auraient pu s'y joindre, le total des membres de la Société n'aurait pas excédé deux douzaines. C'est pourquoi le cercle a été élargi : des médecins, des juristes, des hommes d'Eglise et de gouvernement, et même des écrivains et des poètes se joignirent aux savants. Dès le début, pourtant, la sélection était sévère. Les candidatures devaient être soutenues par des parrains répondant de la nouvelle recrue. Seules exceptions, les gens de la noblesse, à partir du rang de Baron. Les uns paient de leur personne, les autres de leur fortune.

JJ : Sitôt que le service public cesse d'être la principale affaire des citoyens, et qu'ils aiment mieux servir de leur bourse que de leur personne, l'Etat est déjà près de sa ruine.

V : Je plains l'homme accablé du poids de ses loisirs.

B : La Société n'a-t-elle pas publié un BULLETIN, dès l'origine ?

TRANSACTIONS PHILOSOPHIQUES

DE LA

SOCIÉTÉ ROYALE DE LONDRES;

OUVRAGE traduit de l'Anglois, & rédigé par M.
GIBELIN, Docteur en Médecine, Membre de la
Société Médicale de Londres, &c. &c.

AVEC DES PLANCHES EN TAILLE DOUCE.

PREMIÈRE PARTIE.

HISTOIRE NATURELLE.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez BUISSON, Libraire, Hôtel de Mesgigny;
rue des Poitevins, N^o. 13.

M. DCC. LXXXVII.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.

V : Dès le début, en effet, un Allemand installé à Londres, Henry Oldenburg, se mit à publier non seulement des compte-rendus fort complets des séances, mais des articles qu'il demandait aux plus illustres savants de rédiger pour son Bulletin, devenu bien vite célèbre sous le nom de Philosophical Transactions, dont un abrégé fut publié à Paris, en français, peu après l'Encyclopédie.

JJ : L'un savait bien dire, et l'autre bien faire.

V : Je frémis pour notre ami Jean-Jacques, je tremble pour ses jours. Il est vrai que le clergé, la noblesse, le parlement, et les dames mêmes, n'ont fait que rire de ses injures et de ses systèmes : heureusement même pour lui, l'ennui que causent ses écrits est si prodigieux que bien des gens, qui auraient remarqué ses petites témérités, ont mieux aimé laisser là le livre que rechercher l'auteur.

B : Venons-en à Genève, qui a pris modèle sur Londres. Comment cela a-t-il commencé ?



Le Banquet du Cercle des Mignons
Aquarelle sur papier, par Wolfgang-Adam Töpffer.

(Propriété de la Société des Arts, Genève.)

V Il n'y a point d'Etat bien constitué où l'on ne trouve des usages qui tiennent à la forme du gouvernement et servent à la maintenir. Tel était, à Londres, celui des coteries, ou clubs. Des coteries semblables furent établies à Genève sous le nom de cercles. Ce sont des sociétés de douze à quinze personnes, qui louent un appartement. C'est là que se rassemblent ceux des associés que leurs affaires ne retiennent pas ailleurs. On s'y livre sans gêne aux amusements, chacun selon son goût, on joue, on lit, on boit, on fume.

V Jamais catin ne prêcha plus, et jamais valet suborneur de filles ne fut plus philosophe. Jean-Jacques a trouvé l'heureux secret de mettre, dans un roman de six tomes, trois à quatre pages de faits, et environ mille discours moraux.

V Je ne vous aime point, Monsieur, vous m'avez fait les maux qui pouvaient m'être le plus sensibles, à moi votre disciple et votre enthousiaste. Je vous hais, puisque vous l'avez voulu; mais je vous hais en homme encore plus digne de vous aimer, si vous l'aviez voulu.

DISPUTE AU SUJET DES SPECTACLES

B : Messieurs, de grâce ! Ne vous croyez pas obligés de vous donner en spectacle ! Il y a deux siècles que vous êtes morts !

V Les spectacles, justement ! Si la cour avait pu lire un petit livre que Jean-Jacques, honteux d'avoir à quatre pattes travaillé pour les spectacles, a lâché contre les spectacles mêmes, elle verrait que ce Rousseau préfère hautement les marchands de vin aux histrions. Il ne veut pas que dans sa patrie il y ait des comédies, mais il y veut des cabarets; il regrette ce beau jour de son enfance, où il vit tous les Genevois ivres; il souhaite que les filles dansent toutes nues au cabaret.

Je ne me soucie de plaire ni aux beaux esprits, ni aux gens à la mode. Je vois d'abord qu'un spectacle est un amusement, et, s'il est vrai qu'il faille des amusements à l'homme, vous conviendrez qu'ils ne sont permis qu'autant qu'ils sont nécessaires, et que tout amusement inutile est un mal pour un être dont la vie est si courte et le temps si précieux.

V: Je suis bien malheureux ; je n'ai pas le temps d'avoir du souci.

JJ: Quant à l'espèce des spectacles, c'est nécessairement le plaisir qu'ils donnent, et non leur utilité, qui la détermine. Si l'utilité peut s'y trouver, à la bonne heure ; mais l'objet principal est de plaire, et, pourvu que le peuple s'amuse, cet objet est assez bien rempli.

Quelle différence y a-t-il entre le bon et le beau ? Le bon a besoin de preuves, le beau n'en demande pas.

JJ: Il faut, pour plaire au peuple, des spectacles qui favorisent ses penchants au lieu qu'il en faudrait qui les modérassent. Plus j'y réfléchis et plus je trouve que tout ce qu'on met en représentation au théâtre, on ne l'approche pas de nous, on l'éloigne.

V: On n'a jamais employé plus d'esprit à vouloir nous rendre bêtes ; il prend envie de marcher à quatre pattes quand on écoute vos propos.

JJ: Je prévois qu'on me pardonnera difficilement le parti que j'ai osé prendre. Heurtant de front tout ce qui fait aujourd'hui l'admiration des hommes, je ne puis m'attendre qu'à un blâme universel.

V: Jean-Jacques est un méchant fou, qu'il faut oublier. C'est un chien qui a mordu ceux qui lui ont présenté du pain. Tout ce que je crains, c'est que son infâme conduite n'ait fait du tort au nom de philosophe dont il affectait de se parer.

B: Messieurs, Messieurs, ne nous égareons pas ! Revenons à la Société des Arts.

V: Nous égareur, Monsieur ? Un philosophe ne s'égare jamais. Tout au plus digresse-t-il !

JJ: Pour une fois nous en tombons d'accord : nous n'avons point parlé d'autre chose !

V: Du modèle offert par la Royale Société ; du premier Bulletin des Transactions philosophiques ; de la sélection des membres ; des spectacles populaires et de l'aristocratie.

JJ: Il y a trois sortes d'aristocratie : naturelle, élective, héréditaire. La première ne convient qu'à des peuples simples ; la troisième est la pire de toutes les formes de gouvernement. La deuxième est la meilleure : c'est l'aristocratie proprement dite.

V: Aristocratie élective, vraiment ? Jean-Jacques, quoi qu'il eût un père excellent garçon horloger, qui avait porté un mois le mousquet, n'était point pourtant fait pour épouser la fille d'un baron.

JJ: C'est l'horloger Faizan, néanmoins, qui a créé la Société des Arts.

V: Il a demandé à l'aristocrate de Saussure de bien vouloir condescendre ...



"Tel philosophe aime les Tartares, pour être dispensé d'aimer tous les hommes."

Jean-Jacques
Rousseau.



Dans un pays vraiment libre, les citoyens font tout avec leurs bras, et rien avec l'argent ; loin de payer pour s'exempter de leurs devoirs, ils payeraient pour les remplir eux-mêmes. C'est le tracassier du commerce et des arts, c'est l'avidité intéressée du gain, c'est la mollesse et l'amour des commodités, qui changent les services personnels en argent. La liberté n'est dans aucune forme de gouvernement, elle est dans le cœur de l'homme libre ; il la porte avec lui. L'homme vil porte partout la servitude. L'un serait esclave à Genève, et l'autre libre à Paris.

Milord savait que Jean-Jacques n'était qu'un gueux, mais il lui donnait la moitié de son bien en mariage, attendu qu'une fois, en passant par Genève, il avait entendu parler ce grand homme sur l'égalité des conditions et prouver démonstrativement qu'un garçon horloger qui sait lire et écrire est parfaitement égal aux grands d'Espagne, aux maréchaux de France, aux ducs et pairs d'Angleterre, aux princes de l'Empire et aux syndics de Genève.

On conçoit que je parle ici des hommes qui réfléchissent, et non pas de tous les hommes. Le principe qui a présidé à la formation de la Société des Arts et qui a contribué à son développement est celui de l'égalité à peu près constante entre amateurs et professionnels.

DES AMATEURS ET DES PROFESSIONNELS

B: Qu'entendez-vous par amateurs et professionnels ?

C'est simple : "Amateur" : qui s'adonne à quelque chose sans en faire sa profession ; "professionnel" : qui a rapport à une profession donnée ; qui fait une chose par métier. Ah ! c'est vrai : "amateur" signifie aussi celui qui fait quelque chose sans zèle, en dilettante.

Lors de la formation de la Société, en 1776, nous voyons qu'il y a dans la Société des Arts : sept horlogers, deux démonstrateurs, un graveur, un mécanicien, un peintre, soit douze professionnels ; et trois professeurs, deux pasteurs, un avocat, soit six amateurs ; et au Comité d'Economie il en est à peu près de même. Bientôt, quelque mille personnes s'engageaient à fournir une contribution annuelle en argent assez forte pour l'époque.



" Voltaire : un monde
qui finit ;
Rousseau : un monde
qui commence. "

Goethe

Extrait du
Bulletin de la Société des Arts
1782 .



PRÉCIS HISTORIQUE, &c.

LES Bienfaiteurs de la Société pour l'avancement des Arts viennent de remplir l'engagement qu'ils contractèrent il y a cinq ans; il s'agit de savoir si les Membres actifs de cette Société, dépositaires de leur confiance, y ont répondu de manière à la mériter encore.

V: Tout cela ne démontre rien. Je serai toujours persuadé qu'une horloge prouve un horloger et que l'Univers prouve Dieu. Mais où est l'égalité entre de Saussure et Faizan ?

JJ: Ayant eu le bonheur de naître à Genève, comment pourrais-je méditer sur l'égalité que la nature a mise entre les hommes, et sur l'inégalité qu'ils ont instituée, sans penser à la profonde sagesse avec laquelle l'une et l'autre, heureusement combinées en cet Etat, concourent de la manière la plus rapprochée de la loi naturelle et la plus favorable à la société, au maintien de l'ordre public et au bonheur du particulier ?

V: Nous avons plaint Jean-Jacques Rousseau ci-devant citoyen de notre ville, tant qu'il s'est borné dans Paris au malheureux métier d'un bouffon qui recevait des nasardes à l'opéra et que l'on prostituait marchant à quatre pattes sur le théâtre de la comédie. A la vérité, ces opprobres retombaient en quelque façon sur nous : il était triste pour un Genevois arrivant à Paris de se voir humilié par la honte d'un compatriote.

Bellefontaine : Holà ! holà ! Messieurs !
Venons-en aux Classes !

CONSTAT D'ÉCHEC

JJ: C'est simple : le corps politique, et le corps social, aussi bien que le corps de l'homme, commence à mourir dès sa naissance et porte en lui-même les causes de sa destruction. Le poids de l'oisiveté, l'oubli des goûts simples, voilà qui a conduit à la chute de l'Ancien régime.

V: Folies que tout cela. Voici les sentiments de la ville : On a pitié d'un fou ; mais quand la démence devient fureur, on le lie. La tolérance, qui est une vertu, serait alors un vice.

B: Messieurs, Messieurs ! Les Classes !

JJ: En 1782 déjà, la Société, après cinq ans d'existence, a fait un examen de conscience : les membres actifs, dépositaires de la confiance des bienfaiteurs, la méritent-ils encore ? En 1820, après vingt ans d'occupation française, nouvel examen de conscience. Cette fois on aboutit à un constat d'échec. Après trois ans de futils bavardages, le Comité n'a pas été capable d'établir le tableau statistique désiré.

B: C'est ce que l'on peut voir sur l'extrait du procès-verbal de la première réunion après la Restauration, qui figure à la prochaine page. Comment expliquez-vous ce constat d'échec ?

V: Par votre manie de l'égalité ! L'esprit de la nation chinoise est le plus ancien monument de la raison qui soit sur terre. La populace y est réduite à son rôle d'esclave. Une société est comme un pays. Le mieux organisé est celui où le petit nombre fait travailler le grand, est nourri par lui, et le gouverne.

JJ: Les sociétés, comme les peuples, se sont donné des chefs pour défendre leurs libertés, et non pour les asservir. " Si nous avons un prince ", disait Pline à Trajan, " c'est afin qu'il nous préserve d'avoir un maître. "

B: Sauf votre respect, Monsieur Rousseau, comment pouvez-vous comparer la Société des Arts aux Cités de l'Antiquité que vous plaisez à donner en exemple ?

JJ: Nous sommes en l'Athénée, Messieurs !

Eh bien ! Athènes devint le séjour de la politesse et du bon goût, le pays des orateurs et des philosophes ; l'élégance des bâtiments y répondait à celle du langage : on y voyait de toutes parts le marbre et la toile animés par les mains des maîtres les plus habiles .

B: Morbleu ! On se croirait vraiment au "Palais des Ombres ". Les temps n'ont donc pas changé ? L'Athénée est toujours Athènes ?

V: Je crois que le monde ressemble à une vieille coquette qui déguise son âge.

JJ: Tout est bien sortant de l'Auteur des choses, tout dégénère entre les mains des hommes.

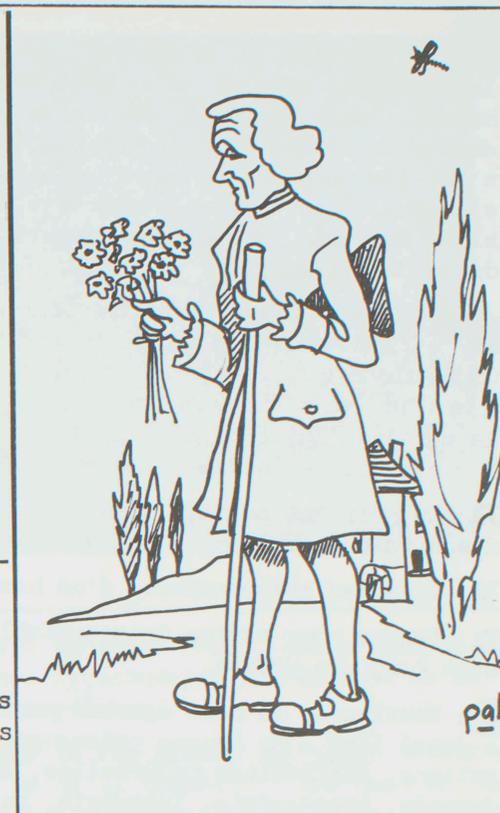
B: Ne peut-on, par un bain de Jouvence, pallier à cette dégénérescence et redonner à la Société un sang nouveau ?

JJ: Les Classes ont fourni ce sang nouveau. Grâce à celle de l'Agriculture, tout d'abord, Genève, qui avait toujours vécu encerclée dans ses murs, a acquis des poumons et le goût de la Nature ; grâce à celle de l'Industrie et du Commerce, ensuite, la République, tablant sur la qualité de son travail, l'imagination de ses créateurs et la Bonne Foi de ses services, a conquis une certaine prospérité. Celle des Beaux-Arts, enfin, a perpétué le sens de la Beauté. En un siècle, la Société et ses Classes ont donné naissance à deux douzaines d'institutions : école industrielle, école d'horlogerie, école de mécanique ... et même le "Journal de Genève". Après le constat d'échec de l'aristocratie, en 1820, voilà bien une preuve des vertus de la démocratie ! Qu'en pense le grand Monsieur de Voltaire ?

V: - Qu'est-ce qu'optimisme ? disait Cacambo.

- Hélas ! dit Candide, c'est la rage de soutenir que tout est bien quand on est mal. Votre Société a oublié les spectacles. Il y a pourtant une fort jolie scène en la Salle des Abeilles. Au lieu de conférences, on y pourrait jouer la comédie. C'est cela que demande le peuple.

B: Avez-vous réponse à cela, M. Jean-Jacques Rousseau ?



Les spectacles, c'est vrai, sont faits pour le peuple, et ce n'est que par leurs effets sur lui qu'on peut déterminer leurs qualités absolues. Mais la nature même a dicté la réponse de ce barbare, à qui l'on vantait les magnificences du cirque et des jeux établis à Rome : " Les Romains, demande cet homme, n'ont-ils donc ni femmes ni enfants ? " Le barbare avait raison. L'on croit s'assembler au spectacle et c'est là que chacun s'isole ; c'est là qu'on va oublier ses amis, ses proches, pour pleurer les malheurs des morts, ou rire aux dépens des vivants.

Jean-Jacques a choisi pour son théâtre un petit pays sujet d'un canton suisse. Le principal personnage est Jean-Jacques lui-même, une espèce de valet suisse, qui a un peu étudié, et qui enseigne ce qu'il sait à une Julie fille d'un baron du pays de Vaud. Le petit valet, philosophe suisse, débite à Julie la morale d'Epictète et lui parle d'amour. Julie donne à son maître un baiser à c r e et le lendemain le maître fait un enfant à l'écolière.

JJ : On ne peint point, comme Voltaire l'a fait, les charmes de la vertu et les douceurs de l'amitié, sans avoir un cœur propre à sentir l'une et l'autre.

V : Tous les raisonnements d'un homme ne valent pas un sentiment d'une femme.

JJ : Posons pour maxime incontestable que les premiers mouvements de la nature sont toujours droits.

B : Messieurs, ne nous égarons pas. La Société, au moment de son bicentenaire, a donné lieu à de graves préoccupations. Crise d'autorité, conflit de générations, difficultés matérielles, anémie, atrophie, catalepsie, colliquation, dyspnée, hypocondrie, léthargie, ou même spleen, les diagnostics varient selon les médecins. Les Anciens se traitent eux-mêmes d'antédiluviens archaïques, sur leur déclin, de fossiles en pleine décrépitude, Nestors, Mathusalem, radoteurs, surannés, macrobiens, que sais-je ? Nul ne jouit d'agésiasie. ▶

PROCÈS-VERBAL

De la première SÉANCE ANNUELLE de la
SOCIÉTÉ POUR L'AVANCEMENT DES ARTS,
réunie à ses Bienfaiteurs et Bienfaitrices.

Le Jeudi 17 Juin 1819, à 4 heures après midi, dans le
salon des Séances du Conseil représentatif et souverain,
à l'Hôtel-de-ville.

Rapport du Comité de Commerce et d'Industrie.

Par M. le Professeur PREVOST, Président du Comité.

Le tableau statistique du Commerce et de l'Industrie genevoises, qui vous fut annoncé dans notre dernier Rapport, n'a pas même été entrepris.
Des plans, des cadres, des réflexions, sont à peu près le seul fruit du travail d'une Commission et de nos discussions répétées;



Oui-da ! En fait, m'a soufflé un certain Monsieur Freud, ombre viennoise vautreée sur une sorte d'ottomane, toutes ces hypocondries se résument en un complexe, non point d'Oedipe, mais des massemediazes...

V : Mi, mi, mon doux Jean-Jacques ! Mi comme le roi Midas, qui avait obtenu de Dionysos la faculté de changer en or tout ce qu'il touchait : les Mass Medias, le spectacle moderne, la comédie d'aujourd'hui, le grand cirque pour le petit peuple, le pain quotidien de la grouillante populace, le jeu préféré de la démocratie : celui qui lui donne l'illusion de vivre dans l'alcôve des Grands, de nourrir la masse d'Egalité et de Liberté ! Votre triomphe, Rousseau !

L'ÉLITE ET LA MASSE

JJ : C'est un leurre et vous le savez bien. Supposons qu'un Etat soit composé de dix mille citoyens. Le souverain ne peut être considéré que collectivement et en corps ; mais chaque particulier a, comme sujet, une existence individuelle et indépendante. Ainsi, le souverain est au sujet comme dix mille à un ; c'est-à-dire que chaque membre de l'Etat n'a pour sa part que la dix millième partie de l'autorité souveraine, quoi qu'il lui soit soumis tout entier. Que le peuple soit composé de cent mille hommes, le sujet restant toujours un, le rapport du souverain augmente en raison du nombre des citoyens. D'où il suit que, plus l'Etat s'agrandit, plus la liberté diminue.

B : Appliquée aux Mass Medias, votre maxime implique que, plus les masses sont grandes et plus leur liberté de jugement est restreinte.

JJ : On ne peut rien vous cacher. On façonne les plantes par la culture, et les hommes par l'éducation. Cette éducation nous vient de la nature, ou des hommes ou des choses. Or, de ces trois éducations différentes, celle de la nature ne dépend point de nous ; celle des choses n'en dépend qu'à certains égards. Celle des hommes est la seule dont nous soyons vraiment les maîtres.

Eduquer, annoncer des vérités, proposer quelque chose d'utile aux hommes, c'est une recette sûre pour être persécuté.

B : Néanmoins, c'est ce que les Classes se sont efforcé de faire, pendant un siècle et demi, par des conférences, des expositions, des visites d'entreprises et des publications. Aujourd'hui, cependant, elles éprouvent des difficultés. Il y a seize ans que celle de l'Agriculture ne cultive plus rien ; celle

de l'Industrie et du Commerce éprouve mille peines pour recruter un président, et l'Athénée lui-même, notre Palais des Ombres, doit être modernisé. Où sont les mécènes d'antan et où les citoyens n'écoulant que leur esprit civique ? Comment se débarrasser des gérontocrates, sans effleurer leur amour-propre ? Comment attirer de nouvelles recrues : des hommes dans la pleine force de la jeunesse, occupant des postes de haute responsabilité, débordant d'imagination et de créativité ; comment attirer l'élite des étrangers qui oeuvrent dans les organisations internationales, gouvernementales, publiques ou privées ?

La solution est pourtant simple : le Roy ! C'est-à-dire l'Etat ! C'est là une des vertus de la démocratie : les citoyens étant tous égaux, ils paient tous et plus rien n'appartient à personne !

- Le premier qui, ayant enclos un terrain, s'avisait de dire : Ceci est à moi, et trouva des gens assez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile.

D. de B. Heuh ! J'ai lu dans une brochure consacrée à cette maison, sous la plume de Paul Geisendorf, cette note : " Hélas et de tout temps, la morale pratiquée par l'Etat n'a que de lointains rapports avec l'équité ! Sitôt porté par l'émeute à l'Hôtel-de-Ville, le gouvernement de 1846 décidait la dissolution de la Société des Arts, considérée comme un dangereux foyer d'opposition conservatrice et la déposait du Musée Rath..."

Il y a des fanatiques de sang-froid : ce sont les juges qui condamnent ceux qui n'ont commis d'autre crime que de ne pas penser comme eux. Les tyrans redoutent le mot de liberté.

On peut acquérir la liberté, mais on ne la recouvre jamais !

D. de B. Conclusion : il faut éviter toute emprise de l'Etat, même sous forme d'un très anodin droit de regard dont on dit qu'il n'est jamais utilisé ! Mais je vois que notre cercle s'agrandit !

L'AGE, CRITÈRE DE LA CRÉATIVITÉ ?

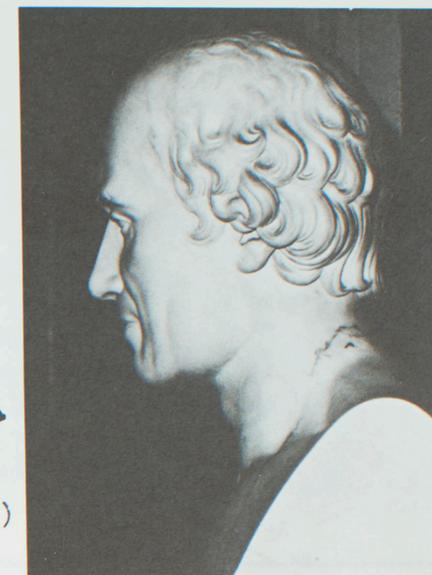
Permettez-moi d'introduire deux Ombres qui hantent ces lieux depuis toujours, puisqu'elles y sont chez elles. Voici Monsieur ...

- Marc-Auguste Pictet, président de la Société des Arts de 1799 à 1825. C'est moi qui ai inventé le système des Classes. Et voici mon compagnon :

- Alphonse de Candolle, président de 1851 à 1870. Je suis l'auteur de l'"Histoire des Sciences et des Savants" ...

Pictet : ... que les honorables initiateurs du "Renouveau" de 1978 feraient bien de méditer. Juchés sur nos socles, dans la Salle des Abeilles, nous vous avons entendus, Messieurs, pérorer de créativité et du critère que serait la date de naissance. C'est pourquoi nous nous sommes approchés. Votre exposé liminaire sur la Royal Society était estimable. Mais pourquoi a-t-il fallu plus d'un siècle à Genève pour imiter Londres ? Alphonse de Candolle :

C : L'histoire de Genève est curieuse comme démonstration des effets de l'autorité. Pendant près de deux siècles (1535 à 1725), les principes absolus des premiers réformateurs ont régné complètement. L'instruction était imposée par la religion. Presque tous les citoyens passaient par le collège et beaucoup d'entre eux suivaient plus tard les cours spéciaux de l'Académie ; mais pendant toute cette période aucun Genevois ne s'est distingué dans les sciences. De 1720 à 1730, le principe calviniste d'autorité vint à faiblir ; l'éducation et les moeurs changèrent dans un sens libéral, et depuis 1739, date



M.A. PICTET

de CANDOLLE (*)

de la première élection d'un Genevois à une société étrangère importante, celle de Londres, Genève n'a pas cessé de produire des mathématiciens, des physiciens et des naturalistes, dans une proportion remarquable pour sa faible population.

L'élite et la masse ne se divisent pas en classes sociales, selon un Pictet : barème économique, mais en classes humaines, selon le barème de la dignité humaine. Fait partie de l'élite l'homme qui fait sur lui-même l'effort nécessaire pour remplir son rôle d'Homme, pour exercer sa liberté et s'éloigner de l'animalité.

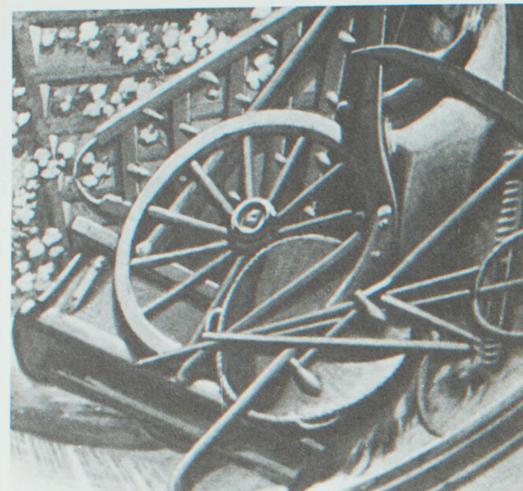
INVENTION DES CLASSES

L'intérêt vital est l'Humanité ; l'obligation de lutter pour l'humanité détermine l'élite. En somme, seuls appartiennent à l'élite les hommes qui exigent beaucoup d'eux-mêmes. Ainsi, la morale de l'élite la dirige vers la raison, le bien, l'esprit. Si elle féconde la masse, comme c'est son devoir, c'est toujours pour l'améliorer, la conduire vers la lumière, la sortir de l'animalité. Dans cette catégorie entrent les penseurs, les savants, les artistes, les écrivains et même les politiques dignes de ce nom. En définitive : l'élite est composée de meneurs ; la masse : de menés.

Fuyez ceux qui, sous prétexte d'expliquer la nature, sèment dans les coeurs de désolantes doctrines. Renversant, détruisant, foulant aux pieds tout ce que les hommes respectent, ils ôtent aux affligés la dernière consolation de leurs misères, aux puissants et aux riches le dernier frein de leurs passions, ils arrachent du fond des coeurs le remords du crime, l'espoir de la vertu, et se vantent encore d'être les bienfaiteurs du genre humain. Jamais, disent-ils, la vérité n'est nuisible aux hommes ; je le crois comme eux, et c'est, à mon avis, une grande preuve que ce qu'ils enseignent n'est pas la vérité !

(*) Le buste de Marc-Auguste Pictet est l'oeuvre de James Pradier ; celui d'Augustin-Pyramus de Candolle est signé S.L. Dorsière. Un puriste pourra s'étonner de ce que l'ombre d'Alphonse parle alors que celle de son père est sculptée ; mais c'est qu'il ignore tout de la migration des âmes et de l'immortalité, qui permet toutes les substitutions, surtout au Palais des Ombres. En revanche, les vignettes caricaturées ...!

Photos J. von Mühlenen



Agriculture



Industrie

Pictet: La Société des Arts est la plus ancienne des sociétés privées de Genève. Fondée sur le type d'une association similaire en Angleterre, elle a pour but de favoriser, dans la petite République, les arts de la ville et ceux de la campagne ; l'industrie et le commerce. En rédigeant notre Dictionnaire britannique, mon frère et moi, nous avons beaucoup appris de nos amis Anglais. En particulier quelques principes étonnants pour des esprits cartesiens. Par exemple : Don't worry, do it ! Ou : Act first, ask for permission afterwards ! Enfin : Never quit when you are down ! C'est grâce à ce pragmatisme, bien plus que par les slogans de la Révolution française, que la démocratie libérale a fait son entrée chez nous.

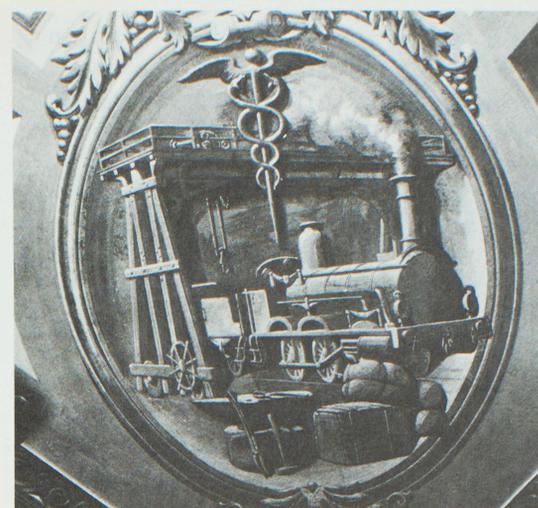
DÉMOCRATISATION DE LA SOCIÉTÉ DES ARTS

Pictet: De 1781 à 1796, la Société des Arts avait dû subir la tutelle de l'Etat. Elle sût heureusement s'en libérer. En 1822, pour lui injecter du sang nouveau, nous avons créé des Classes, ouvertes à un nombre illimité de membres. Cela n'a pas été sans pleurs ni grincements de dents. D'aucuns y ont vu une entorse à leurs prérogatives aristocratiques. Mais c'est ainsi seulement, par cette démocratisation, comme vous dites aujourd'hui, que j'ai pu léguer à de Candolle une Société qui avait retrouvé toute sa vitalité.

Candolle: Les membres n'étaient plus que 60, au moment de la reprise, au lieu de 520 avant l'occupation française. Mais grâce au zèle des " survivants ", elle s'est courageusement relevée. Les 60 ont formé les trois Comités de la Société, dont les membres étaient les Sociétaires. Ils ont considéré les Classes comme des auxiliaires, au sein desquels ils devaient se recruter. Les membres non Sociétaires recevaient néanmoins un exemplaire du Bulletin, depuis l'époque de leur admission. Ils avaient le droit d'assister gratuitement aux cours organisés par leur Classe, ou par la Société des Arts, et celui d'introduire aux séances ordinaires des personnes étrangères à la Classe. Entre les Sociétaires et les autres, la parfaite harmonie a régné.

Candolle: Nous sommes peut-être la seule Société où l'on ne se dispute jamais.

D. de B.: Comment expliquez-vous cette harmonie ?



Commerce



Beaux-Arts

Pictet: Quand nous avons fondé les Classes, en 1822, l'économie genevoise était exsangue. Il a tout fallu reprendre à la base. Dans une petite République dépourvue de ressources naturelles, cette base, c'était la confiance qu'elle avait su inspirer. Confiance en sa bonne foi, que, dans une lettre, me vantait Thomas Jefferson, ancien président des Etats-Unis. Confiance en l'excellence de son travail, confiance en la qualité de ses services, confiance en la bonne foi de ses commerçants.



Confiance ? Bonne Foi ? Genève est une ville de vingt-quatre mille raisonneurs, une pétaudière ridicule, la petitissime, parvulissime, pédantissime république. Comment voulez-vous que la confiance règne ?

La réponse est claire. En l'Athénée, les Classes ne doivent jamais oublier le principe qui a présidé à leur formation : à savoir une égalité constante entre les amateurs et les professionnels. C'est par ce savant dosage qu'une Classe peut jouer le rôle de forum, de miroir, oui, de conscience, de gardienne de la bonne foi dans l'économie genevoise.

LIMITATION DES MANDATS



L'homme sociable ne sait vivre que dans l'opinion des autres, et c'est pour ainsi dire de leur seul jugement qu'il tire le sentiment de sa propre existence.

Candolle: Sous l'impulsion de la Société des Arts, peu à peu bien des initiatives virent le jour : l'Ecole d'Horlogerie, l'Observatoire, la machine hydraulique, un atelier de lithographie, une fabrique de limes pour horlogers, ainsi que des Concours de chronomètres, de dessin, d'architecture, d'émaux, d'agronomie et autres.

D. de B.: La Société, pendant un siècle et demi, a eu la chance d'avoir de très grands présidents. D'aucuns ont paru inamovibles et je suppose que cela n'a pas été sans agacer ceux qui briguaient leur succession ? C'est toujours en vertu des principes d'égalité et de démocratie que l'on veut couper des têtes. D'où la règle limitant les mandats des présidents, n'est-il pas vrai ?

Candolle: Mon père a présidé la Société pendant seize ans, jusqu'à sa mort, en 1841. Les Classes d'Industrie et d'Agriculture publiaient chacune leur Bulletin. Grâce à cela, les membres étaient toujours en communication. On pouvait en effet craindre qu'en ne se rencontrant plus en séance, les membres des différentes sections ne devinssent peu à peu étrangers les uns aux autres. C'est pourquoi mon père organisa des soirées familiales, qui avaient lieu le premier lundi de chaque mois et réunissaient tous les membres de la Société, sans distinction de classes, soirées pleines d'attrait par leur simplicité et leur variété, que fréquentaient des hommes éminents et dévoués à la chose publique.

RESPONSABILITÉ CIVIQUE

Pictet: Les hommes dévoués, qui se réunissaient librement, en dehors du patronage de l'Etat - dont on croit aujourd'hui devoir faire dépendre toute durée et toute fixité - ne pensaient qu'au bien général. Ils voyaient

la prospérité du pays dans la coopération des forces de tous dans un même but. Ils se considéraient comme des travailleurs dans le vrai sens du mot. Ils entendaient mettre en commun leurs aptitudes, leurs talents divers, amis et non rivaux, tous appelés à concourir à la réalisation des mêmes progrès. Le savant voyait dans la science le moyen d'être utile à l'industrie et à l'agriculture; le cultivateur et l'industriel voyaient dans la science un précieux auxiliaire. On n'imaginait pas que les uns eussent intérêt à frapper les autres d'ostracisme et personne ne revendiquait le monopole du travail, du dévouement ou de l'honorabilité. Or, ces bonnes relations, toutes genevoises, se sont perpétuées au sein de la Société, au travers de ses diverses transformations, et ont persisté malgré toutes les vicissitudes de notre histoire.

ÉTATISATION D'UNE LIBRE SOCIÉTÉ?

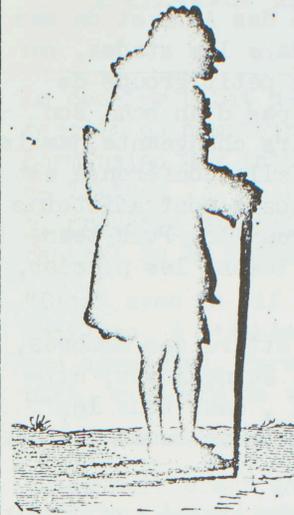
Candolle: Gabriel Cramer a présidé la Société pendant 16 ans et est mort pendant sa charge; vous-même, Monsieur Pictet, avez régné pendant 26 ans, mon père pendant 16 ans, moi-même pendant 19 ans, Théodore de Saussure, lui pendant 30 ans, Lucien de Candolle pendant 15 ans. Au total, six présidents ont dirigé la Société pendant 122 ans, soit, en moyenne, chacun pendant vingt ans.

D. de B. : Ils sont restés dans l'histoire comme de grands présidents. Pourquoi en est-on venu à limiter la durée des mandats ?

 Pour éviter, précisément, les grands présidents ! Le nivellement par le bas est une tare de la démocratie. Elle permet de satisfaire un plus grand nombre de vanités, et de donner à chaque Classe son tour, et, dans les Classes, à chaque membre du Bureau, mais le risque est grand de favoriser ainsi le règne de la médiocrité, qui à son tour engendre la décadence, la stérilité et, finalement, la mort.

Pictet: Une Classe doit être un service public, totalement désintéressé, et non une Amicale de petits bourgeois repus. Les fonctions que l'on y exerce - et particulièrement la présidence - doivent être considérées comme des devoirs, des responsabilités, et non point comme des droits, voire même des prérogatives. La responsabilité d'un président, qui est de poursuivre avec dynamisme le but inscrit dans les Statuts de la Société, n'est ni aliénable ni transférable. Il serait souhaitable qu'un bon président puisse être conservé aussi longtemps que possible. Mais, pour éviter les abus de ceux qui se croient indispensables et s'incrument, il faut les contraindre à se soumettre périodiquement à une réélection par vote obligatoirement secret.

 Tout ce qui est mal en morale est mal encore en politique. Les lois de la liberté sont plus austères que le joug des tyrans. ▶



Le jour se lève, les Ombres pâlisent. Le colloque est terminé. De Candolle et Pictet rejoignent leur socle dans la Salle des Abeilles, qui butinent, inlassablement.

Rousseau et Voltaire vont quitter le Palais des Ombres. Ils ne l'ont pas connu. Leur âme, pourtant, l'habite. La Société des Arts est née dans leur temps. Après deux siècles, elle est encore pétrie de leurs idées. Sur les barricades, Gavroche chantait : "C'est la faute à Voltaire, c'est la faute à Rousseau. Ce refrain, Gagnebin l'a souligné, traduit les intuitions de l'inconscient populaire. Deux forces sont en présence : l'une et l'autre à la fois révolutionnaire et conser-



vatrice ; l'une et l'autre en même temps principe de tradition et principe de progrès. Tous les temps peuvent se reconnaître dans ce conflit éternel entre la certitude immédiate, raisonnable et généralement consentie, que Voltaire défendait ; et la certitude invisible, découverte par les prophètes et les poètes, celle qui doit toujours recommencer la libération des consciences et l'affranchissement des âmes : cette prescience de l'avenir où Rousseau, à travers des persécutions réelles et imaginées, puisa une admirable sérénité. Écoutons-les une dernière fois :



Si j'avais eu à choisir le lieu de ma naissance, j'aurais choisi une République aussi petite que Genève.



Jean-Jacques est noir, ingrat, faux dans ses idées, dans ses sentiments, dans ses actions, en un mot : il cache l'âme d'un scélérat sous le manteau de Diogène.



Je ne puis m'empêcher, Monsieur, de remarquer une opposition bien singulière entre vous et moi. Rassasié de gloire, et désabusé des vaines grandeurs, vous vivez libre au sein de l'abondance ; bien sûr de votre immortalité, vous philosophez paisiblement sur la nature de l'âme, et si le corps ou le cœur souffre, vous avez Tronchin pour médecin et pour ami : et vous ne trouvez pourtant que mal sur terre. Et moi, homme obscur, pauvre et tourmenté d'un mal sans remède, je médite avec plaisir dans ma retraite, et trouve que tout est bien. D'où viennent ces contradictions apparentes ? Vous l'avez vous-même expliqué : vous jouissez, mais j'espère, et l'espérance embellit tout !

CONCLUSION

D. de B. : Une Classe ... Pour quoi faire ? Telle est la question posée au début de cet entretien. Voltaire et Rousseau y ont-ils répondu ? De Candolle et son ami Pictet ont-ils apporté un complément ? On serait tenté de sourire : ce quadrille des ombres n'était peut-être qu'un exercice de haute voltige, ou de jonglerie avec des citations, à propos, ou hors de propos, prenant le bicentenaire de la mort de deux Genevois illustres (un immigré et un expulsé) comme prétexte de variations sur un thème ressassé.

Et pourtant ! La dispute à propos des spectacles est aujourd'hui au cœur des difficultés qui assaillent toutes les petites sociétés, face aux gigantesques Mass Medias, envahissantes, assourdissantes, omniprésentes, accablantes.

Chaque institution a son domaine propre. Celui de la Société des Arts et de ses Classes n'est pas la masse, les multitudes qui se pressent dans les stades, sur les routes ou devant les petites lucarnes, mais l'élite : un petit groupe de gens qui exigent beaucoup d'eux-mêmes, qui ne se contentent pas d'un seul son de cloche, qui veulent connaître en profondeur. Elite toujours changeante, jamais satisfaite, posant des questions, se posant des questions. Telle conférence est faite pour les uns, telle exposition pour les autres. Des débats contradictoires attirent ceux-ci, des visites d'entreprises ou des voyages ceux-là. Pour tous, il y a - il y aura - le Bulletin, la Revue, qui reflète les idées, les pensées, les faits, les chiffres, les images.

C'est ainsi qu'une petite société, par son activité variée, attire des membres, qui répercutent cette activité dans leurs groupes sociaux, économiques, culturels ; et c'est ainsi qu'elle remplit son but de promotion, dans tous les domaines de la pensée et de la réalisation d'une petite république comme celle de Genève.

Des Classes, pour quoi faire ? Pour effectuer ce travail désintéressé, ce devoir civique, en profondeur. Pour répondre à un besoin latent, mais réel, d'une élite que les Mass Medias, malgré toutes leurs qualités, ne peuvent satisfaire. Mais il faut des hommes et des femmes dévoués, et disponibles, pour mener à bien une telle tâche. Il faut qu'ils puissent allier un enthousiasme d'amateur à des capacités de professionnel. Il faut qu'ils aient une base solide, centre permanent de leurs activités. Pour la Société des Arts et ses Classes, cette base, c'est le Palais de l'Athénée.

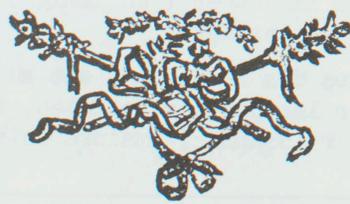
Ce Palais, qu'Eynard, son créateur, voulait indépendant de l'Etat, devait être, dans son esprit d'helléniste, l'Agora où se confrontent les idées, le Forum d'où jaillit la pensée, le lieu de rassemblement de toutes les intelligences : celles des mains et celles des cerveaux.

Le plafond de la Salle des Abeilles, oeuvre admirable de Dériaz, est vraiment le symbole de la vocation de l'Athénée : tribune de la pensée indépendante et libérale, ouverte à toutes les idées ; mais refusant de se laisser inféoder à l'Etat, ou à quelque puissance que ce soit.

Les Classes, pour quoi faire ? Pour agir librement, dans leur domaine propre, en dehors et au-dessus des partis et des chapelles ; pour confronter, lors de leurs débats publics, les points de vue les plus divers, tous écoutés, à condition qu'ils soient constructifs et exempts de démagogie ; pour servir, par simple plaisir de le faire, la communauté genevoise.

C'est dans ce sens que l'on peut aujourd'hui parler du "style de l'Athénée". Voilà ce que nous ont fait comprendre les Ombres évoquées de Voltaire et Rousseau, Pictet et de Candolle.

Paul Dieu de Bellefontaine
P.c.c. Paul A. L a d a m e



ECHOS DE LA PRÉCÉDENTE CONFÉRENCE

Le dernier débat de cette saison - sur la Révolution dans l'Imprimerie - a suscité de nombreux échos, dans la presse et, surtout, dans le public. Avec la permission des interlocuteurs, nous publions quelques extraits de leur échange de lettres.

M. Frédéric BILLON, Ingénieur retraité, écrit à M. Oscar HIESTAND, Secrétaire central de la Fédération des Typographes :

"C'est avec un vif intérêt que je vous ai écouté, hier soir, en la Salle des Abeilles, à l'Athénée. J'ai apprécié votre grande franchise, parfois même un peu agressive. Permettez-moi de revenir sur un mot qui m'a étonné, de votre part, au cours de vos propos avec Mme Annette KAPLUN. (Suite p.28)

Voici maintenant un autre écho, fort impressionnant. A la suite de notre débat sur "L'Energie, problème vital", du 5 décembre 1977, M. Victor Lasserre, rédacteur en chef de "L'Ordre Professionnel" consacre une page à une interview de M. Eric Müller, dont nous publions un extrait en photocopie réduite :

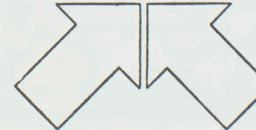
L'Ordre Professionnel du 18 mai 1978

SCIENCES ET TECHNIQUES

énergie: solutions d'avenir...

- captage par satellites
- scories nucléaires dans le soleil
- géothermie

nous avons rencontré...



M. Eric Muller, fondateur et directeur de la Compagnie industrielle radio-électrique

En décembre de l'année dernière, lors d'un débat sur l'énergie organisé par la Classe de l'industrie et du commerce de la Société des arts, M. Eric Muller, administrateur délégué de la Compagnie industrielle radio-électrique (CIR), a fait des déclarations qui ont vivement impressionné l'auditoire et que nous avons rapportées à l'époque dans "l'Ordre Professionnel". Elles concernaient la possibilité de capter l'énergie solaire par satellite, d'une part, et d'envoyer dans le soleil les déchets radioactifs provenant de centrales nucléaires, d'autre part, ainsi que l'exploitation de l'énergie géothermique par des forages horizontaux. Comme son temps de parole était mesuré, M. Muller avait procédé plus par des affirmations que par des explications techniques, aussi nous étions-nous promis de lui en demander plus. C'est maintenant chose faite. M. Eric Muller nous a accueilli dans son bureau de Berne et a répondu pendant plus de deux heures à nos questions de profane.

brève présentation

Avant d'entrer dans le vif du sujet, et bien qu'il n'aime pas qu'on parle de lui, il nous faut le situer, ne serait-ce que pour répondre à ceux qui le prennent pour un rêveur. Né en 1914 à Neuchâtel, M. Eric Muller a été élève de l'Ecole polytechnique de Stuttgart, de l'Ecole centrale de Paris et de l'Ecole des travaux publics de Paris, également. En 1939, il était ingénieur adjoint à la direction technique de la

de centimètres) qui pourra enregistrer cent millions d'informations. Actuellement, une mémoire de cette capacité a un volume « formidable » et un temps d'accès « relativement lent » (tout est relatif ici-bas). En revanche, avec la mini-mémoire en projet à la CIR, l'utilisateur pourra accéder à n'importe quelle information en quelques millièmes de seconde. Simple passion de la performance extrême ? Non ! répond M. Muller. Il y a cinquante ans encore, un individu quelque peu doué savait une masse de choses. Actuellement, il y a une telle surinformation que

EM - Tous les éléments d'appréciation que nous avons en notre possession. Comme vous le savez, la CIR participe à la réalisation de tous les satellites européens, sans exception.

propos recueillis
par Victor Lasserre

Nous ne travaillons pas directement au captage de l'énergie nécessaire à ces satellites, mais nous avons accès à

un avion le traverse... mais pend de la concentration et d de passage, ou encore de l'ut de matériaux résistant à la cha bien il est peu concentré, et rendement n'est plus inté J'ajoute cependant que la tran tion au sol d'un rayon solaire tré est chose facilement réalisa a le projet « Small Solar Pow tem », et un prototype sera menté dans une année. (Au l'entretien, M. Eric Muller év projets tendant à l'utilisation i de l'énergie solaire. Les étud végétaux à croissance rapid l'énergie serait ensuite récupé par combustion, soit par gaz sont connues. Mais il y a plus. mesure où l'on pourra mettre des systèmes de transports relativement avantageux, on envisager de mettre sur orbite ne des satellites dont la missio convertir l'énergie solaire en potentielle récupérable. On par exemple d'envoyer dans de l'eau qui serait dissociée deux composants: l'hydrog l'oxygène. On ramènerait e gaz sur la terre et on recu l'énergie par inversion chimi étudié également la possibi voyer dans l'espace de grands ou gyroscopes, qui, ramenés s céderaient leur énergie mé Toutefois ce dernier projet problèmes de volume et de non négligeables).

OP - Une autre objection projet de batteries solaires de dimensions satellisées est qu' raient très rapidement endon voire détruites par les météori

EM - Il y a actuellement satellites en place sur orbite tionnaire, et ils fonctionnent ception, malgré les météorites vous, la technologie est conçu sorte que s'il y a avarie part tion, la partie détruite est s système qui, lui, continue de f ner.

OP - Bon, mais les équipes du montage ou de réparation raient-elles pas terriblemen

MERCI AUX PARTICIPANTS,
TOUS BENEVOLES,
A NOS DEBATS MENSUELS
EN LA SALLE DES ABEILLES

Par ordre alphabétique

Mesdames et Messieurs:

AUBERT, Aliette,
AUBERT, Maurice,
BAUER, Gérard,
BERGER, Alfred,
BINDSCHEDLER, Denise,
BOIS, Philippe,
BRAILLARD, Etienne,
CANONICA, Ezio,
DELA CHAUX, Jean-Louis,
FISCHER, Otto,
HIESTAND, Oscar,
JAGGI, Yvette,
KAPLUN, Annette,
MARTIN, Georges-Henri,
MASMEJAN, Jean-Louis,
MOREN, Pierre,
MULLER, Eric,
MULLER, Charles
MUSSARD, Jean,
RETORNAZ, René,
REYMOND, André,
de ROUGEMONT, Denis,
RUCHET, Jacqueline,
SANDRIN, Michèle,
SAPEY, Gérald,
TURRETTINI, Bernard,
WEITZEL, Andrée,
WINIGER, Marc,

MERCI A LA PRESSE
POUR SON LOYAL SOUTIEN
Malgré l'abondance des
matières, le manque de
place et la suroccupa-
tion des rédacteurs .

MERCI ENFIN ET SURTOUT
AU FIDELE PUBLIC DE
L'ATHENEË .



Tribune de Genève
du mardi 2 mai 1978

Révolution de l'électronique dans l'imprimerie: un point de non-retour

Débat très animé lundi soir à l'Athénée, où l'on a disputé ferme sur un thème de haute actualité: la « Révolution dans l'imprimerie », à l'occasion du 500e anniversaire de l'imprimerie à Genève. Pour cette table ronde organisée par la Classe de commerce et d'industrie de la Société des arts de Genève, quatre personnalités avaient été invitées: MM. Etienne Braillard, maître imprimeur; Oscar Hiestand, secrétaire central du Syndicat des typographes; Mme Annette Kaplun, femme d'imprimeur, et M. Gérald Sapey, éditeur et directeur de la « Tribune de Genève ». M. Paul A. Ladame, président de la Classe et modérateur, introduisit le débat en demandant à ses invités de définir cette révolution.

Bouleversement technique

M. Braillard fit la synthèse historique de ce grand bouleversement technique qui débuta au XIVe siècle, avec les premières fabriques de papier et se poursuivit au XVe siècle avec l'invention de Gutenberg à Mayence: les caractères mobiles en plomb, vers 1440. Cette révolution atteignit Genève en 1478, avec l'arrivée de notre premier imprimeur, Adam Steinschaber, qui sortit coup sur coup « Le Livre des saints anges » de François Ximenes, et le « Livre de la belle Mélusine », de Jean d'Arras. L'imprimerie naissante marqua de son sceau le destin de notre cité.

A cette première révolution, succède maintenant une seconde, tout aussi radicale, celle de l'électronique, qui est en train de supplanter la typographie, comme la typo avait évincé la copie à la main il y a un demi-millénaire. « Et malheur à l'imprimeur qui se réveillera demain sans avoir pris ses précautions », conclut M. Braillard.

Bonne foi et loyauté réciproques

M. Hiestand, lui, estime qu'il convient d'éviter de commettre de nouvelles erreurs, et précise que « bonne foi et loyauté réciproques doivent permettre de résoudre les problèmes qui se posent sans que les conflits, tels ceux observés en Allemagne, n'éclatent ». Il souhaite que l'homme ne devienne pas esclave de l'électronique et indiqua que son syndicat avait prévu dès 1960 la révolution technique actuelle.

Quant à Mme Kaplun, elle définit l'optique de la femme, face à cette révolution de l'imprimerie à la fois comme celle d'une consommatrice et celle d'une travailleuse. La première

dispose aujourd'hui d'une masse telle d'informations que cela lui pose un véritable problème de choix; mais par là son influence et sa responsabilité sont grandissantes. Pour la femme qui travaille, ce changement lui ouvre des débouchés professionnels nouveaux. Enfin elle reconnaît que, comme épouse d'imprimeur, ce bouleversement de traditions centenaires ne va pas sans un sentiment d'insécurité.

Evolution logique dans la révolution technique

Il appartient à Gérald Sapey de définir en cinq flashes l'« évolution dans la révolution » que nous connaissons présentement dans le monde de l'imprimerie. La profession connaît son plus grand bouleversement depuis Gutenberg: elle se technicise d'une part et se banalise d'autre part. Les quelque 40.000 travailleurs de l'industrie des arts graphiques ressentent avec angoisse ce changement.

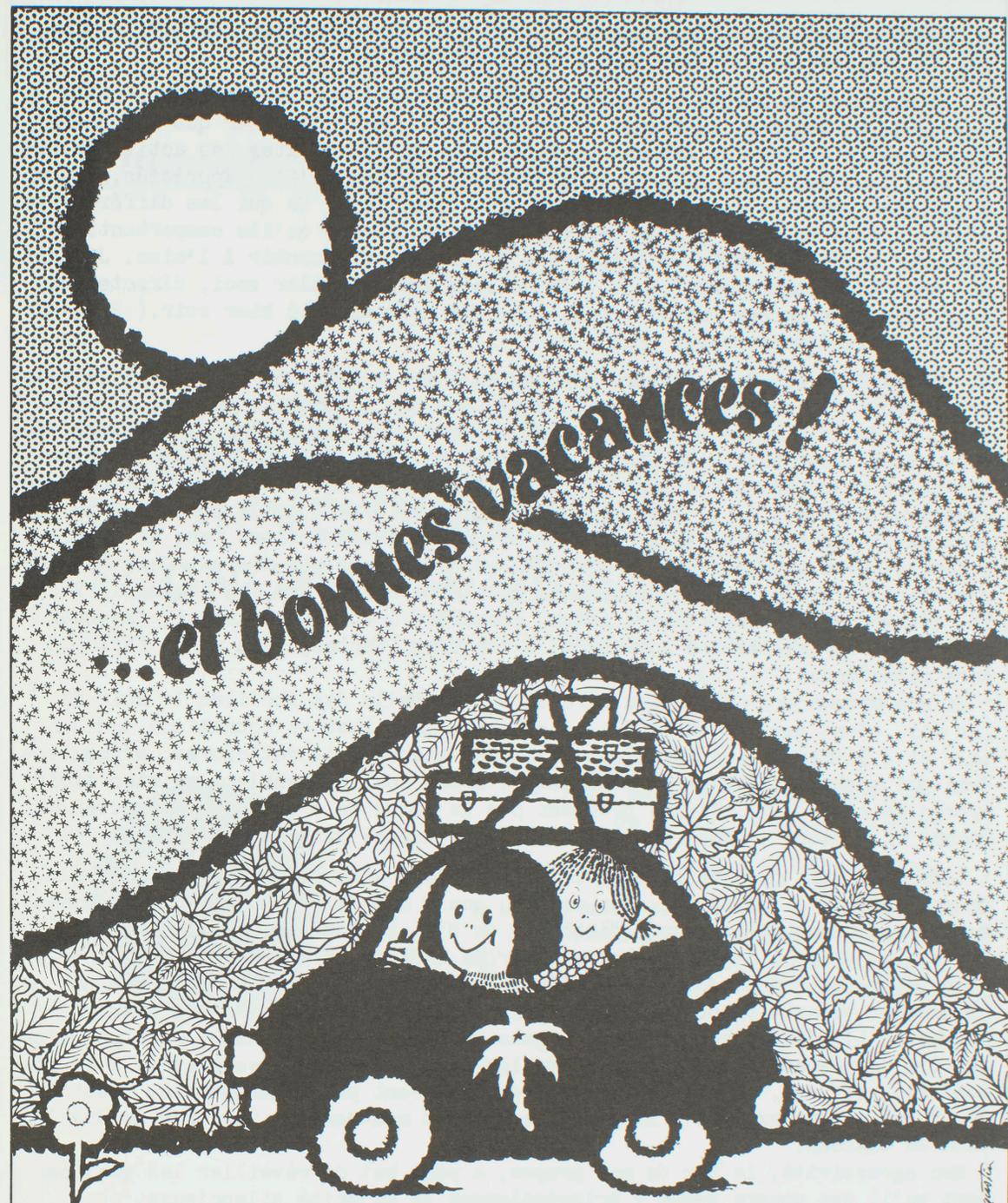
Deuxièmement, l'imprimerie n'a plus le monopole de la communication écrite et du savoir: elle est durement concurrencée par les « mass-media » la TV par câble, le « Scanner », le journal sur écran au domicile de l'abonné.

Tertio, cette révolution technique procède d'une évolution logique qui découle des possibilités offertes par l'électronique ou, en ce qui concerne l'offset, la recherche constante d'une qualité de production meilleure. En quatrième lieu, la presse écrite subit des tensions toujours plus fortes sur le marché et elle doit y faire face en abaissant le coût de la production et en améliorant la qualité, alors que les frais d'investissement sont toujours plus élevés.

Cinquième point: peut-on parler d'évolution heureuse ou de progrès? M. Sapey refuse de se prononcer, mais indique que cette révélation est le passage obligé de l'évolution des arts graphiques modernes, et de la presse notamment. Le point de non-retour est atteint.

De nombreuses questions furent posées ensuite aux orateurs, puis Mme Kaplun conclut en soulignant la nécessité de s'adapter à un changement qui peut aussi apporter le meilleur. M. Ladame, citant Parkinson, indiqua que « l'industrie cesse dès qu'on la prive de liberté » et qu'elle a besoin pour apporter la prospérité « d'honnêteté, de confiance et de bonne foi ». Le modérateur avait salué la présence de M. Eric Choisy, président de la Société des arts.

J.-J. M.



Union de Banques Suisses

change / notices de voyage Diner's Club
chèques de voyage / location de coffres

M. BILLON (suite) : Vous avez parlé, si j'ai bien compris, d'activité mineure. Il s'agissait de femmes sans formation spéciale.

" Au cours de ma longue activité (trente ans de formation professionnelle : apprentis et adultes, en France et en Suisse) j'ai lutté pour que les chefs apprennent à estimer le travail de leurs administrés. Toutes les activités humaines, tous les travaux, sont importants et méritent d'être appréciés, surtout s'ils sont exécutés convenablement et avec conscience. Ce qui les différencie, c'est la plus ou moins grande difficulté, l'expérience qu'ils comportent. Si mon chef traite ma tâche de "mineure", je ne puis m'y sentir à l'aise. Je sais que nous nous comprenons.(.....) Je voulais vous signaler ceci, directement, pour vous dire encore "merci" de ce que vous avez apporté hier soir.(Bien que pas toujours d'accord avec vous !) "

M. HIESTAND a répondu : " Votre message du 2 mai m'est bien parvenu et je vous en remercie. Il est réconfortant de constater que l'Homme, même âgé, s'intéresse toujours à notre Société et dispense aux plus jeunes les expériences vécues. Nous avons besoin de gens comme vous. En effet, il est navrant d'observer notre majorité silencieuse qui suivent les événements tels des moutons suivant leur berger ! (...) Si nous voulons que la loyauté et la bonne foi ne restent pas lettres mortes (slogan) dans le Code des obligations, que l'interlocuteur s'ouvre au dialogue. Il faut être sincère dans nos propos. Ceux qui recherchent le dialogue sont conscients qu'ils ne détournent pas l'absolue Vérité. Ils veulent partager leurs idées, connaître l'opinion d'autrui, façonner le tout et le transmettre loyalement à d'autres. Certes, cela ne se fait pas sans malentendus ! (...)

" Si mes propos ont été un peu agressifs à la Salle des Abeilles le soir du 1er mai, c'est que l'apathie des gens face à la situation économique occidentale et à la révolution technique, qui tend encore à la détériorer, m'inquiète. Ceux qui sont aux leviers de commande de notre société semblent ne rien avoir appris de l'histoire. Ils ne prennent pas le temps de s'arrêter pour jeter un regard en arrière ; pour regarder s'ils sont encore dans le bon chemin.

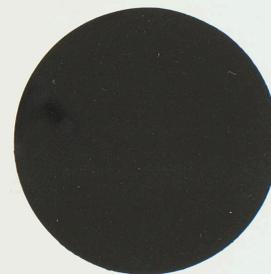
" Lorsqu'on sait que les pays de l'OCDE comptent actuellement plus de 17 mio de personnes à la recherche d'un emploi, que 7 mio de ceux-ci sont des jeunes, que, selon Francis Blanchard, directeur du BIT, il faut créer un milliard d'emplois, d'ici l'an 2000, pour enrayer le chômage, j'avoue être très inquiet pour le proche avenir de notre société. Surtout que les techniques modernes de production visent à supprimer des emplois ; pas uniquement dans les arts graphiques! L'indifférence de trop de gens responsables ne cache-t-elle pas l'intention de résoudre le problème comme lors des deux dernières guerres ? Un réconfort, pour moi, est que cette fois ce ne seront pas seulement les "petites gens" qui seront exposés à la mort. La bombe à neutrons ne fera pas de distinction de classes.

" Mon agressivité, le ton de mes propos, a pour but de réveiller les gens pendant qu'il est encore temps ; principalement la majorité silencieuse. (...) C'est lorsqu'on est appelé à exécuter un travail "mineur" qu'on s'aperçoit combien la participation d'autres collaborateurs est importante. Lorsque les journalistes taperont définitivement leurs textes eux-mêmes, ils se rendront compte (les lecteurs aussi) combien le linotypiste, ou la claviste professionnelle était utile. Je dirai même indispensable. (...)

Réd. Cet échange de lettres m'enchanté. Il va bien sans dire que chacun est libre de ses opinions. Le "style de l'Athénée", c'est ça ! Quant aux journalistes qui tapent leurs textes eux-mêmes : je tape en ce moment celui de M. Oscar Hiestand ! Et Béat Weber se souvient : il y a 40 ans je lui dictais un feuilleton directement dans la linotype ! Allons, merci à tous ! Je vais désormais me consacrer à L'ART DE VIVRE . Vous venez avec moi ? P.A.L.

L'Industrie Métallurgique

ÉLÉMENT DU DÉVELOPPEMENT ÉCONOMIQUE DE GENÈVE



L'Union des Industriels en Métallurgie
du Canton de Genève groupe:

- 54 entreprises occupant 11000 personnes
- L'exportation constitue la caractéristique de l'industrie genevoise des machines et appareils qui fabrique une grande variété de produits de haute qualité.

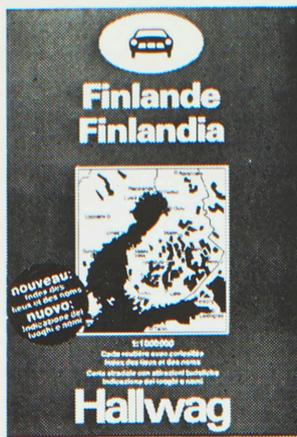
DOCUMENTATION

INFORMATION

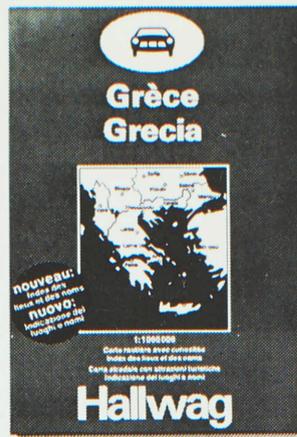
U.I.M. 9, rue Boissonnas, 1227 Genève-Acacias tél. (022) 43 93 70



Sur cette carte, vous trouverez les noms de 3775 villes et localités hollandaises. L'une d'entre elles (Amsterdam) est desservie par Swissair. Pour les 3774 autres, Swissair vous propose d'excellentes correspondances par la route.



Sur cette carte, vous trouverez les noms de 2217 villes et localités finlandaises. L'une d'entre elles (Helsinki) est desservie par Swissair. Pour les 2216 autres, Swissair vous propose d'excellentes correspondances par la route.



Sur cette carte, vous trouverez les noms de 1878 villes et localités grecques. L'une d'entre elles (Athènes) est desservie par Swissair. Pour les 1877 autres, Swissair vous propose d'excellentes correspondances par la route.



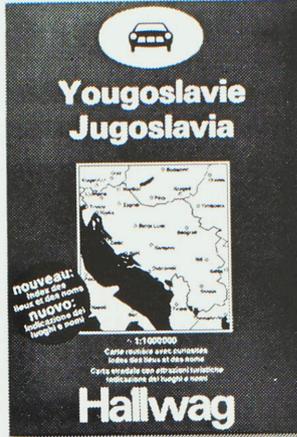
Sur cette carte, vous trouverez les noms de 5992 villes et localités françaises. Trois d'entre elles (Marseille, Nice et Paris) sont desservies par Swissair. Pour les 5989 autres, Swissair vous propose d'excellentes correspondances par la route.



Sur cette carte, vous trouverez les noms de 4126 villes et localités italiennes. Trois d'entre elles (Gênes, Milan et Rome) sont desservies par Swissair. Pour les 4123 autres, Swissair vous propose d'excellentes correspondances par la route.



Sur cette carte, vous trouverez les noms de 2333 villes et localités britanniques. Deux d'entre elles (Londres et Manchester) sont desservies par Swissair. Pour les 2331 autres, Swissair vous propose d'excellentes correspondances par la route.



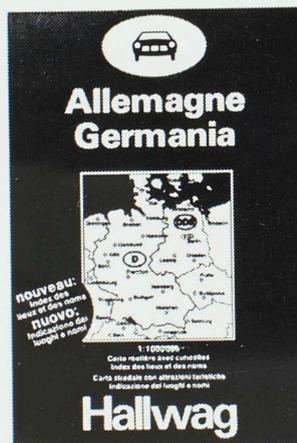
Sur cette carte, vous trouverez les noms de 2579 villes et localités yougoslaves. Deux d'entre elles (Belgrade et Zagreb) sont desservies par Swissair. Pour les 2577 autres, Swissair vous propose d'excellentes correspondances par la route.



Sur cette carte, vous trouverez les noms de 3223 villes et localités belges. L'une d'entre elles (Bruxelles) est desservie par Swissair. Pour les 3222 autres, Swissair vous propose d'excellentes correspondances par la route.



Sur cette carte, vous trouverez les noms de 5307 villes et localités danoises (796), suédoises (2712) et norvégiennes (1799). Trois d'entre elles (Copenhague, Stockholm et Oslo) sont desservies par Swissair. Pour les 5304 autres, Swissair vous propose d'excellentes correspondances par la route.



Sur cette carte, vous trouverez les noms de 4229 villes et localités allemandes. Six d'entre elles (Cologne, Düsseldorf, Francfort, Hambourg, Munich et Stuttgart) sont desservies par Swissair. Pour les 4223 autres, Swissair vous propose d'excellentes correspondances par la route.



Sur cette carte, vous trouverez les noms de 2997 villes et localités autrichiennes. Trois d'entre elles (Linz, Salzbourg et Vienne) sont desservies par Swissair. Pour les 2994 autres, Swissair vous propose d'excellentes correspondances par la route.



Sur cette carte, vous trouverez les noms de 7282 villes et localités espagnoles (6138) et portugaises (1144). Six d'entre elles (Barcelone, Madrid, Malaga, Palma de Majorque, Lisbonne et Porto) sont desservies par Swissair. Pour les 7276 autres, Swissair vous propose d'excellentes correspondances par la route.

Swissair a ajouté à son réseau 45 906 destinations.

Avec les arrangements Fly-Drive de Swissair, comprenant vol de ligne et voiture de location, vous pouvez, rien que pour l'Europe, vous rendre en avion dans 16 pays - et continuer votre voyage en voiture, libre comme l'air, vers 45 906 villes, petites villes, villages et hameaux. Vous avez ainsi à votre service, pendant vos vacances ou vos voyages d'affaires, le chauffeur le plus sympathique et le plus prévenant : vous-même.

A l'aéroport d'arrivée, vous n'avez qu'à monter dans votre deuxième voiture. Elle est là, fin prête. Swissair y a ponctuellement pourvu.

Assurances RC et casco, formalités, tout a été réglé. Par Swissair. Hormis l'essence, tout est compris dans le prix.

Alors, pour vos vacances ou votre prochain voyage d'affaires, laissez-nous donc vous conduire où vous pourrez être, sourire aux lèvres, votre propre commandant de bord : au volant de votre voiture de location.

Précision utile : les arrangements Fly-Drive doivent être conclus pour deux personnes au minimum, et leur durée est d'une semaine au moins, d'un mois au plus. Enfin, deux détails

agréables et importants. D'une part, ces arrangements Fly-Drive si avantageux existent également pour l'Afrique du Nord, les Etats-Unis et le Canada. D'autre part, même si vous n'avez pas d'arrangement forfaitaire, vous pouvez vous faire réserver une voiture de location sur presque toutes les destinations Swissair.

Swissair et votre agence de voyages IATA se feront un plaisir de vous fournir de plus amples renseignements.

